

Le baptême des larmes



Cette photo représente le tympan de la cathédrale de Maguelone, près de Montpellier. Classiquement on y voit le Christ en majesté entouré des symboles des quatre évangélistes, l'Ange pour Matthieu, le Lion pour Marc, le Bœuf pour Luc, et l'Aigle pour Jean. C'est ce que l'on appelle le tétramorphe, inspiré des quatre animaux ailés tirant le char de la vision d'Ezéchiel (Ez 1/4-14). La niche où siège le Christ n'est pas ovale comme dans la mandorle ou amande habituelle (image symbolique du sexe féminin, de la vulve d'où toute vie provient), mais polylobée.

Cependant ce qui va m'intéresser ici n'est pas le tympan lui-même, mais la frise qu'il surplombe, et qui lui est antérieure (le tympan date du début du XIII^e siècle). Et surtout, autour de cette frise, l'inscription faite de quatre vers dits léonins (vers latins dont la dernière syllabe rime avec la césure). Voici ce qu'on y lit : *Ad portum vite (latin classique : vitae) sitientes qui venite / Has intrando fores vestros componite mores / Hinc intrans ora tua crimina plora / Quicquid peccatur lacrimarum fonte lavatur*. C'est-à-dire : « À ce havre de vie, venez, vous qui avez soif / En franchissant ces portes, corrigez vos mœurs / Toi qui entres ici, prie et pleure tes fautes / Quel que soit ton péché, il est lavé par la fon-

taine des larmes. » À cette inscription s'ajoute sa date : « Bernard de Tréviers a fait cela l'an de l'incarnation du Seigneur 1178 ». Autrement dit, nous sommes à la fin du XII^e siècle.

Jacques Le Goff, dans un livre essentiel, *La Naissance du Purgatoire* (Paris, Gallimard, 1981), a montré que ce troisième lieu intermédiaire entre l'Enfer et le Ciel (le Paradis) a été imaginé et fait l'objet d'une croyance précisément tout au long du XII^e siècle. Progressivement épanouie en Occident dans l'église latine, cette croyance a été proclamée comme dogme en 1274, puis en 1438-1439, au concile de Ferrare-Florence, puis à Trente en 1563. Le triomphe poétique s'en est accompli, on le sait, à travers la *Divine Comédie* de Dante (début du XIV^e siècle). – Cependant, il faut noter que ni l'église orthodoxe, ni après elle, les églises chrétiennes issues de la réforme (luthérienne, calviniste), pas plus que les églises évangéliques n'ont admis l'existence du Purgatoire. Pour la première cela tient à des questions de date : le dogme occidental est arrivé après le schisme, et seuls comptent pour elle les sept conciles vraiment œcuméniques, les seuls dont elle reconnaisse l'autorité. Et pour les suivantes, c'est à cause de l'absence de mention de ce lieu dans la Bible.

Pourtant je voudrais ici à l'occasion de mon inscription en faire l'éloge, car j'y vois une invention considérablement génératrice pour l'homme de confiance. En effet, longtemps les fidèles ont eu peur, comme nul d'entre eux n'était sûr d'aller directement en Paradis, d'aller automatiquement griller en Enfer, cette géhenne où sont « pleurs et grincements de dents » (Matthieu 8/12 ; 13/42 ; 13/50 ; 22/13 ; 24/51 ; 25/30). L'invention du « troisième lieu » leur a donné l'espoir d'un rachat, d'une période probatoire et expiatoire, propédeutique à l'accès au Ciel. Et c'est ce que je vois symboliquement dans le dernier vers magnifique du quatrain que j'ai cité : « Quel que soit ton péché, il est lavé par la fontaine des larmes. » Je ne dis pas qu'il fait référence explicitement au Purgatoire, mais je pense qu'il en restitue l'esprit, celui d'une rédemption possible par le repentir.

Je pense aussi à la très belle strophe du *Dies irae* (milieu du XII^e siècle), qui à côté des menaces qu'on connaît et familières à tout climat eschatologique, contient tout de même elle aussi deux promesses rassurantes, par quoi le pécheur n'est plus comme naguère définitivement écrasé : *Qui latronem exaudisti / Et Mariam absolvisti / Mihi quoque spem dedisti*. C'est-à-dire : « Toi qui as écouté le [bon] larron / Et qui as absous Marie [Madeleine] / À moi aussi tu as donné espoir. » – Ce n'est pas rien de donner ou redonner de l'espoir aux hommes, et ceux qui nient le Purgatoire tout autant que ce que j'appelle ici le « baptême des larmes », sous prétexte que la Bible ne les mentionne pas, feraient bien d'y réfléchir.

Au reste, les deux épisodes que mentionne le *Dies irae* sont bel et bien évangéliques. Le pardon du bon larron est dans Luc 23/39-43. Tandis que les autres évangélistes se contentent de mentionner deux brigands ou larrons encastrant le Crucifié, ne faisant que reprendre par *midrash* ou *peshet* le : « Il a été

mis au nombre des criminels » d'Isaïe 53/12, qui est le texte où ils l'ont trouvé (invention au sens ancien du latin *invenire*, trouver), Luc invente au sens moderne du mot, c'est-à-dire ajoute un détail : il y a un méchant et un bon larron. C'est à ce dernier Jésus que dit : « Je te le dis en vérité : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » (23/43) On peut comprendre d'ailleurs autrement cette phrase, les manuscrits anciens n'étant pas ponctués, ni les mots même séparés : « Je te le dis en vérité aujourd'hui : tu seras avec moi dans le paradis. » La première traduction en effet exclut la descente aux Enfers du Samedi saint, qui figure dans l'évangile apocryphe de Nicodème, et est devenu un dogme depuis le Symbole des Apôtres. D'autres inventions ont suivi ensuite dans les apocryphes, où l'on a nommé ces deux larrons (Gestas le méchant et Dismas le bon) et on a donné des détails sur eux. Où faut-il donc arrêter le texte ? Et le faut-il ? – De toute façon, ce pardon au bon larron est bien propre à « donner espoir ». Pourquoi d'en passer ?

Quant au pardon donné à Marie-Madeleine, il vient aussi de Luc 7/37-50. À propos cette pécheresse qui baigne de ses larmes les pieds du Seigneur et les essuie avec ses cheveux, avant de les baiser et de les oindre de parfum, Jésus dit : « Ses nombreux péchés ont été pardonnés : car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on pardonne peu aime peu. » (7/47) Admirable épisode : il y a une contagion de l'amour, qui passe par le pardon qu'on accorde. Si au contraire on refuse ce dernier, si l'on reste inflexible, l'autre reste le cœur sec et refermé sur lui-même.

Le *Dies irae* aurait pu aussi mentionner le pardon donné au fils prodigue, toujours dans l'évangile de Luc (15/11-32). C'est un admirable récit de régénération par le repentir, qui est non seulement un retour à Dieu, mais plus profondément à mon avis un retour à soi, à ce qu'on a de plus profond en soi, au Soi en soi : comme la kabbale juive le dit de la *téchouva* hébraïque, et comme aussi l'ont dit les gnostiques chrétiens.

Suivant l'exemple de Marie-Madeleine, les écrivains romantiques du XIX^e siècle ont développé ce thème de la courtisane repentie par l'amour. « Et l'amour m'a refait une virginité », écrit Hugo dans *Marion Delorme*. Voyez aussi, entre autres, *Splendeurs et misères des courtisanes* de Balzac, ou encore *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, dont Verdi a tiré *La Traviata* (La Dévoyée). – Bien sûr, les esprits chagrins diront qu'on mélange ici amour profane et amour sacré. Mais quelle importance, si l'être peut se régénérer en ouvrant son cœur ?

J'ai toujours associé le dernier vers du tympan de Maguelone à la dernière scène de *La Strada* de Fellini (1954) : après la mort de Gelsomina, son souffredouleur, Zampano (joué par Anthony Quinn) reste seul sur la plage, agenouillé, et un admirable plan le montre commençant à pleurer. Alors oui, vraiment, tous ses péchés sont lavés par la fontaine des larmes. De même que le baptême dans son sens initial nous lave du péché originel, de même nos larmes nous lavent symboliquement de nos fautes. Les pleurant, nous devenons autres.

Anthropologiquement parlant, la confiance est essentielle au développement des êtres et des groupes qu'ils forment. Alain Peyrefitte a écrit naguère un beau livre intitulé *La société de confiance* (Odile Jacob, 1995). Il montre que tout développement, individuel et collectif, repose sur un indispensable « éthos de la confiance ». Il me semble peu charitable, au nom d'un littéralisme au reste discutable comme on vient de le voir, de refuser le Purgatoire (je me borne ici à considérer ce qu'il signifie pour l'homme, une nouvelle chance qui lui est donnée de « rebondir », sens littéral du mot « résurrection »), sous prétexte qu'il ne se trouve pas dans le texte sacré. Même si des abus ont été commis à son sujet par l'Institution, avec par exemple l'abus des Indulgences contre lequel Luther s'est dressé, l'idée d'une rédemption par les pleurs est très belle.

Et quand bien même le texte sacré ne la contiendrait pas, ce qui n'est pas le cas comme je l'ai montré, elle serait justifiée par cela seul qu'elle est utile. Les pragmatistes disent que la vérité du pudding c'est qu'on le mange. Pleurer ses fautes n'est peut-être pas les annuler, mais pleurer est utile : « Il pleure, donc il vit », dit Beckett. Laissons aux intégristes et aux littéralistes leurs scrupules : soyons plus ouverts à l'humain. Pleurer nous rend à Dieu pour les croyants, et nous remet en vie pour les autres.



© Michel Théron – 2011